



Communication & Influence

N°130 - Février 2022

Quand la réflexion accompagne l'action

Terrorisme et contre-insurrection, sur les traces de Roger Trinquier : le décryptage de Marie-Danielle Demélas

Pourquoi Comes ?

En latin, comes signifie compagnon de voyage, associé, pédagogue, personne de l'escorte. Société créée en 1999, installée à Paris, Toronto et São Paulo, Comes publie chaque mois Communication & Influence. Plate-forme de réflexion, ce vecteur électronique s'efforce d'ouvrir des perspectives innovantes, à la confluence des problématiques de communication classique et de la mise en œuvre des stratégies d'influence. Un tel outil s'adresse prioritairement aux managers en charge de la stratégie générale de l'entreprise, ainsi qu'aux communicants soucieux d'ouvrir de nouvelles pistes d'action.

Être crédible exige de dire clairement où l'on va, de le faire savoir et de donner des repères. Les intérêts qui conditionnent les rivalités économiques d'aujourd'hui ne reposent pas seulement sur des paramètres d'ordre commercial ou financier. Ils doivent également intégrer des variables culturelles, sociétales, bref des idées et des représentations du monde. C'est à ce carrefour entre élaboration des stratégies d'influence et prise en compte des enjeux de la compétition économique que se déploie la démarche stratégique proposée par Comes.

En novembre 1958, le colonel Roger Trinquier finit de rédiger Pour vaincre la guérilla et le terrorisme. Il commande alors le 3^{ème} RPIMa (Régiment de parachutistes d'infanterie de marine), qui s'est distingué lors de la Bataille d'Alger l'année précédente. Trinquier a su s'adapter à ces "nouvelles guerres". Il s'intéresse aux acteurs, à leur psychologie, à leur aptitude à communiquer et à influencer l'opinion publique. Ce qui est loin d'être le cas du haut commandement...

Ce court traité avait été "oublié" dans un tiroir. Il vient d'être publié (VA Editions, 2021), accompagné d'un solide appareil critique de deux universitaires, Marie-Danielle Demélas, professeur honoraire de Paris-3, spécialiste des guerres irrégulières, et Daniel Dory, maître de conférences HDR à l'université de La Rochelle, fin connaisseur des arcanes du terrorisme.

Quand, en novembre 1958, il met le point final à son opus Pour vaincre la guérilla et le terrorisme, Roger Trinquier est à la tête du 3^{ème} RPIMa (Régiment de parachutistes d'infanterie de marine), unité en pointe dans le conflit algérien. C'est un guerrier chevronné, qui a su tirer les enseignements des "nouvelles guerres" du monde de la décolonisation. Mais au-delà des seuls aspects techniques de la lutte anti-terroriste, il semble accorder une grande importance à la dimension humaine et psychologique des acteurs. Est-ce à dire qu'il intègre le paramètre influence/contre-influence dans son analyse ?



Dans l'entretien qu'elle a accordé à Bruno Racouchot, directeur de Comes Communication, Marie-Danielle Demélas décrit le parcours de ce combattant hors pair, innovant en permanence et qui ne cessera – en vain – de plaider pour une indispensable insertion des dispositifs militaires dans un ensemble multispectral : idéologique, informationnel, économique, social...

La formation de Trinquier est celle d'un officier de la Coloniale des années 1930, cela explique beaucoup de choses. La Coloniale [aujourd'hui Infanterie de Marine] confiait à de jeunes sous-lieutenants (et même à des sous-officiers) la responsabilité militaire et administrative de régions qui leur étaient étrangères, pas toujours pacifiées, et où les difficultés de communication les rendaient seuls juges des choix qu'ils devraient faire pour accomplir leur mission. Comme le disait Charles Lacheroy, lui aussi officier colonial, on apprenait ainsi "à faire des maisons avec de la glaise, des ponts avec des palmiers et des routes avec rien". On trouvait



peu d'emploi aux savoirs de l'école de Guerre. En revanche, se mettre à la place de l'adversaire, comprendre comment il pense, et quels motifs le poussent à agir, devenait très vite une évidence. De même que le général Salan, connu pour son intérêt pour les modes de pensée asiatiques, avait entretenu des échanges avec Giap et Ho-Chi-Minh, Trinquier s'est vite montré capable, en Indochine comme en Algérie, à la fois de mener la contre-insurrection et de s'approcher de certains de ses adversaires.

En Indochine, il parvient à rencontrer un responsable du Vietminh qui n'était pas communiste mais qui avait compris

Trinquier, qui a précocement compris la "guerre moderne" irrégulière, asymétrique, et qui ne péchait pas par indulgence dans l'action, présente aussi un aspect très classique en ce qui concerne la résolution des conflits : l'adversaire peut devenir un partenaire, axiome qui commande l'action diplomatique.

que ses talents lui vaudraient plus de reconnaissance de "l'autre côté de la colline" que dans l'armée française. Trinquier écouta ce qu'il avait à lui dire et essaya d'envisager avec lui un après-guerre. Le cours de la guerre les sépara.

En Algérie, il a discuté avec l'adversaire chaque fois qu'il était possible — avec Abderrahmane Farès, six mois avant la rédaction de ce texte, ou avec Yacef Saâdi et Zohra Drif avec lesquels il a passé beaucoup de temps après leur arrestation, en octobre 1957. Il s'en explique dans ses mémoires :

"Ce qui m'intéressait, ce n'était pas de recueillir des renseignements militaires, maintenant inutiles, mais, comme autrefois, en Indochine, quand je rencontrais le capitaine viêt TVH, de savoir pourquoi ils s'étaient battus. Ils avaient pris des risques qui pouvaient leur coûter la vie et qu'on ne prend pas sans raisons profondes."

Cet intérêt pour l'adversaire ne répondait pas à la volonté de le convaincre ou de l'intoxiquer, ce que faisait fort bien certains de ses subordonnés comme le capitaine Alain Léger, qui fut à l'origine de la "bleuïte". Trinquier semble avoir été persuadé que les intérêts, ceux des États comme ceux de groupes révolutionnaires, sont naturellement contradictoires, mais qu'il est indispensable de connaître l'adversaire, de trouver des sujets d'entente, de penser ensemble l'après-guerre. On ne peut s'installer dans la guerre. Trinquier, qui a précocement compris la "guerre moderne" irrégulière, asymétrique, et qui ne péchait pas par indulgence dans l'action, présente aussi un aspect très classique en ce qui concerne la résolution des conflits : l'adversaire peut devenir un partenaire, axiome qui commande l'action

Trinquier posait la question que ne parviennent toujours pas à résoudre les démocraties : il est un ordre juridique en temps de paix, il en est un autre bien différent en temps de guerre, mais que faut-il faire dans cet entre-deux que représente la guerre "hybride" ?

diplomatique. Pour revenir à notre époque, il lui aurait été inconcevable de dire "on ne discute pas avec un terroriste". Yacef Saadi et Zohra Drif étaient des terroristes dont les armes avaient tué.

Ajoutons, pour faire bonne mesure, que Trinquier était aussi un paysan de la Drôme qui savait toute communauté traversée de querelles violentes qu'on peut désamorcer et résoudre ou transformer en guerres civiles. La France a une certaine expérience historique en ce domaine.

Comment expliquez-vous que Trinquier, reconnu comme un "beau soldat" – le journaliste et grand reporter Jean Lartéguy en fera l'un des héros de ses romans grand public des années soixante – soit si peu connu en France ? En outre, pensez-vous que certaines thématiques développées dans ses écrits puissent se révéler être des pistes utiles de réflexion pour les "guerres hybrides" d'aujourd'hui ou de demain ?

Le nom de Trinquier reste encore connu mais il est généralement associé à une pensée sommaire. L'apparence physique y est peut-être pour quelque chose - Trinquier avait en effet l'allure d'un beau soldat, "félin, souple, manœuvrier", comme disait Bigeard. Peut-on avoir l'air d'un baroudeur et être capable de réflexion ? En outre, il est le seul parachutiste qui ait laissé une réflexion sur la guerre révolutionnaire, ce qui surprend ou qu'on tend à négliger.

Il a aussi pâti de la campagne efficace qu'a menée contre lui la presse satirique, *Le Canard enchaîné* en particulier lorsqu'il a entrepris une incursion dans la vie politique en France. En outre, son ancien subordonné, le capitaine Pierre Dabiez, qui le quitta pour devenir l'aide de camp du ministre Pierre Messmer, puis ambassadeur au Gabon et finit sa carrière professeur à l'Université de Paris I où il ne discernait pas facilement d'éloges, a peut-être aussi joué un rôle dans sa caricature.

L'un des aspects les plus importants de sa réflexion porte sur la nature du terrorisme - en un moment où il n'existe aucune histoire du terrorisme et pas la moindre étude synthétique. Il est le premier à comprendre que le terrorisme n'est qu'une technique, pas autre chose. Une technique employée par des groupes très minoritaires, peu armés mais rationnels, qui ont trouvé dans leur faiblesse même l'efficacité de leur méthode et qui, grâce à elle, imposent rapidement leur loi dans des milieux, des villages, des quartiers. Ayant compris cela, Trinquier proposait des remèdes prosaïques et peu à même de faire gamberger les imaginations. Il n'est guère de subtilité intellectuelle à expliquer comment s'organise un ilotage, en ville, ni comment interrompre une chaîne logistique, dans le bled.

En conséquence de cette pensée "simple", il a rompu avec le schéma évolutif dominant à l'époque où il écrit : non, le terrorisme n'est pas une phase d'un plus vaste processus, qui prend sa place dans les débuts d'une révolte. Il peut être employé à tout moment, pourvu que les conditions lui soient favorables et qu'il démontre plus d'efficacité que d'autres armes. Il sera abandonné au gré des circonstances. En outre, il peut servir à des fins qui ne sont pas politiques. *"Une bande de gangster sans idéal politique mais employant les mêmes moyens pourraient obtenir le même résultat"*, écrit-il en 1958. Quelques décennies plus tard, l'évolution du narco-traffic résonne à ces propos.

Enfin, il a mis aussi l'accent sur l'inadaptation des lois du temps de paix et des garanties qu'elles offrent à l'adversaire. Une intellectuelle de premier plan comme Martha Crenshaw, qui a rencontré Trinquier à Paris, alors qu'elle préparait sa thèse sur le terrorisme du FLN, en 1971, avait trouvé le colonel inquiétant parce qu'il déplorait la liberté que la loi garantissait au FLN [courriel du 21 juin 2021] ; elle reconnaissait toutefois que Raymond Aron, qu'elle avait aussi rencontré à la même époque, défendait les mêmes positions. Trinquier posait la question que ne parviennent toujours pas à résoudre les démocraties : il est un ordre juridique en temps de paix, il en est un autre bien différent en temps de guerre, mais que faut-il faire dans cet entre-deux que représente la "guerre hybride" ? ■

EXTRAITS

1958, le constat du colonel Trinquier : l'incapacité de l'appareil militaire à agir sur le terrain des idées

Dès l'ouverture de son traité Pour vaincre la guérilla et le terrorisme, le colonel Roger Trinquier dresse un bilan lucide de la situation : "[...] nous opposons à nos adversaires une armée inadaptée, une tactique et des procédés de combat incapables d'acculer notre adversaire à la défaite." Pour lui, non seulement le haut commandement n'a rien appris de ses échecs en Indochine, mais encore il réitère les mêmes erreurs en Algérie. Les lecteurs de Communication & Influence noteront que, si le colonel Trinquier a bien compris le rôle-clé des idées dans ce qu'il nomme la "guerre subversive", il sait aussi que la volonté politico-stratégique fait défaut au plus haut niveau et que l'on s'y refuse à prendre sérieusement en compte "le mécanisme de l'action psychologique sur les masses".

[Les extraits des pages 3, 4 et 5 sont publiés ici avec l'aimable autorisation de VA Editions.]

"[...] C'est un fait, en Indochine, malgré une supériorité manifeste en matériel moderne et en effectifs, nous avons été battus. Notre commandement a seulement tenté, d'une campagne à l'autre, d'acculer les V.M. [ndlr : Viet Minh] à une bataille rangée classique, la seule qu'ayant étudiée il savait conduire, et où la supériorité de nos moyens lui aurait permis un succès facile. Mais les V.M. ont toujours su esquiver cette manœuvre. Lorsqu'ils ont accepté la bataille conventionnelle tant attendue, ce sont eux qui, après avoir rassemblé sur le champ de bataille des moyens supérieurs aux nôtres, et mieux adaptés, nous ont battus. En Afrique du Nord, malgré nos précédents revers, nous employons encore la même armée et, à peu de chose près, une tactique et des procédés de combat analogues. Nous persistons au cours d'opérations multiples – toujours les mêmes – à tenter de saisir un adversaire qui nous échappe. Les résultats obtenus sont sans commune mesure avec les moyens et les efforts déployés, nous dispersons en effet les bandes beaucoup plus que nous ne les détruisons.

"Notre appareil militaire fait donc penser à un marteau-pilon qui tenterait d'écraser une mouche et qui, inlassablement, renouvellerait sa tentative. Cette inadaptation de notre armée a des conséquences incalculables :

- elle laisse s'accréditer le sentiment que nos adversaires, qui ne représentent en réalité que de très faibles forces, sont invincibles et que, tôt ou tard, nous devons accepter leurs conditions ;
- elle encourage la diffusion d'idées dangereusement erronées qui cependant prennent corps dans le grand public. On nous accuse, par exemple, d'avoir fait des élections préfabriquées en Algérie. Pouvons-nous croire et laisser croire sincèrement que des élections faites sous l'influence du FLN ou du MNA ne le seront pas ? La crainte que ceux-ci feront régner sur les électeurs sera autrement puissante que nos pressions administratives d'antan."

Quand l'adversaire est assez puissant pour influencer une opinion mal informée...

"C'est pourtant ce qu'une grande partie de notre presse essaie de faire admettre à l'opinion publique. Or, l'expérience a montré qu'il n'est nullement nécessaire d'avoir la sympathie de la majorité des populations pour les diriger. Il suffit qu'une élite agissante s'introduise dans la masse et l'organise pour la plier à sa volonté. C'est ce qu'ont fait nos adversaires en Algérie ; grâce à une organisation appropriée et à des méthodes bien adaptées, ils ont réussi à s'imposer à des populations entières et à les utiliser malgré elles contre nous. Nous sommes soumis à un odieux chantage auquel nous devrions finalement céder, si nous ne réussissions pas à détruire leurs systèmes subversifs. Nous n'avons donc pas le droit de nous laisser leurrer, si nous abandonnons la lutte nous manquerions gravement à notre devoir, nous livrerions des populations sans défense à une élite sans scrupules, orgueilleuse et égoïste, et prête pour satisfaire ses seuls intérêts à sacrifier délibérément ceux de la masse des braves gens qui n'aspirent qu'à la paix.

"Une forme nouvelle de guerre nous est imposée : la guerre subversive. Ayant négligé son étude, nous n'avons pas soupçonné l'importance de la révolution qu'elle a apportée dans la conduite des opérations. Dans l'art de la guerre, elle reste considérée comme un genre mineur et, à ce titre, elle n'a pas passionné l'élite de notre armée. Ayant d'abord perdu la guerre en Indochine, attaqué ensuite en Afrique du Nord, et harcelé maintenant par la nécessité de ramener rapidement la paix en Algérie, notre commandement tâtonne depuis des années sans trouver la parade efficace. De nombreux travaux ont pourtant été faits dans tous les pays du monde sur la guerre subversive, en France même. Mais ces études ont rarement dépassé le cadre de la guérilla qui se rapproche le plus de la forme classique de la guerre. Faite dans l'euphorie de la victoire et sans doute parce qu'il est plus séduisant d'étudier les procédés qui ont conduit à la victoire que de rechercher les raisons d'une défaite, seule la forme offensive de la guérilla a été étudiée avec intérêt. L'autre côté de la barricade, l'étude d'une parade efficace et de la contre-offensive ne l'ont pas été. En général, les auteurs se sont contentés de souligner l'inefficacité des moyens employés contre la guérilla ; quelques-uns ont simplement conseillé de retourner contre elle ses propres armes, et de tenter de la battre sur son propre terrain. C'était vouloir résoudre un problème avant même de l'avoir posé. Le côté plus subtil de la subversion, l'établissement de son emprise sur une population, a fait l'objet de récents travaux. Mais seuls quelques-uns des procédés offensifs employés par nos adversaires contre nous ont été partiellement étudiés, particulièrement ceux concernant le mécanisme de l'action psychologique sur les masses. Mais la parade à leur opposer, l'étude des moyens efficaces de défense, ont [sic] été négligés. Bien mieux, lorsque parfois ils ont été entrevus, et leur application envisagée, les moyens de propagande et de pression de nos adversaires ont toujours été assez puissants pour influencer une opinion mal informée, et l'amener systématiquement à refuser leur étude et leur emploi."

*[Pour vaincre la guérilla et le terrorisme, par le colonel Roger Trinquier, in *Terrorisme et contre-insurrection*, présenté par Marie-Danielle Demélas et Daniel Dory, VA Editions, 2021]*

EXTRAITS

Trinquier et le terrorisme en 1958 : acquis, limites et ambiguïtés

Terrorisme et contre-insurrection (*op.cit.*) est un traité intéressant sur le plan historique parce qu'il nous fait connaître un texte inédit du colonel Roger Trinquier. Mais il faut aussi souligner ici le précieux travail effectué par les deux universitaires qui ont su le présenter, réaliser l'appareil critique et faire comprendre dans quelles conditions ce texte avait pu naître.

Marie-Danielle Demélas, qui est aujourd'hui l'invitée de Communication & Influence, a consacré la première partie de l'ouvrage à mettre en perspective la vie de l'auteur sous le titre : Les guerres de Roger Trinquier. Une fresque haute en couleurs qui commence dans son Dauphiné natal pour vite s'étendre aux frontières du Tonkin et à Shanghai, avant que ne prenne forme la légende de l'officier de la Coloniale (comme l'on disait alors), formé après-guerre à la rude école des commandos Ponchardier. Universitaire ayant une parfaite connaissance de la genèse des unités parachutistes, Marie-Danielle Demélas reconstitue l'itinéraire de ce soldat de légende plongé dans les affres des guerres de décolonisation, en fournissant des repères historiques à cette saga des temps modernes.

A côté d'elle, on trouve un autre universitaire, excellent connaisseur du monde terroriste : Daniel Dory. Celui-ci sera d'ailleurs prochainement invité dans les colonnes de Communication & Influence puisqu'il publie fin février, toujours chez VA Editions, Le complexe terroriste – regards croisés et bilan de recherches (cosigné avec Jean-Baptiste Noé). Maître de conférences HDR à l'université de La Rochelle, Daniel Dory livre ici une très intéressante approche de la pensée de Roger Trinquier, intitulée Penser le terrorisme en 1958 : Trinquier et la guerre révolutionnaire. Il met en avant la lucidité du personnage tout en en cernant également les limites. Au-delà des aspects spécifiquement militaires, Daniel Dory met l'accent sur la dimension idéologique – guerre des idées donc capacité d'influence – que le haut commandement se refuse alors à prendre en compte et qui fait que, dans ces guerres asymétriques, gagner militairement peut rimer avec perdre politiquement, par aveuglement et enfermement cognitif.

Daniel Dory replace ainsi le texte de Trinquier dans le contexte de l'époque. "Au moment où Trinquier écrit son texte, l'essentiel des conceptions – diverses, au demeurant – de ce que l'on peut désigner comme "l'école française de la guerre révolutionnaire" a déjà fait l'objet de publications. Des écrits fondateurs comme ceux de Charles Lacheroy, Jacques Hogard, Jean Nemo ou encore "Ximenes" (Maurice Prestat) sont connus et diffusés. Des synthèses paraissent la même année, ainsi que l'année suivante. Dans ces différents travaux, la référence au terrorisme est fréquente, mais peu théorisée. Il y est conçu avant tout comme un moyen de contrôle des populations – comme chez Hogard –, et on distingue le "terrorisme sélectif" – en fait, des assassinats ciblés – du "terrorisme systématique" qui vise à intimider la population. La relation entre cette conception floue du terrorisme et les présupposés sur lesquels se fonde la conception française de la guerre révolutionnaire, à savoir que l'insurrection est surtout l'œuvre d'acteurs extérieurs à la population, sera discutée plus loin. Fait remarquable : à aucun moment Trinquier ne cite ni ne mentionne les travaux de ses collègues militaires. Ce fait s'explique sans doute par les modalités propres à "l'écriture militaire" de l'époque, très éloignée des usages en vigueur dans la production académique où la mention des sources est la norme. [p.80 et 81]"

"Lorsque Trinquier termine la rédaction de *Pour vaincre la guérilla et le terrorisme*, il se trouve en Algérie, environ un an après la fin de la "bataille d'Alger" (janvier-octobre 1957) à laquelle il a participé. Le manuscrit marque le point final de la rédaction au 20 novembre 1958. À cette date, Trinquier dispose de l'expérience de plusieurs conflits : il a connu la Chine (1938-1945), l'Indochine (1934-1936, 1946 ; 1947-49 ; 1951-54), la Corée (1953), l'Algérie (1956-1960). Toutes ces guerres ont fait une large place à l'irrégularité, et c'est cet aspect qui oriente décisivement la réflexion de notre auteur. [p.81 et 82]"

Une réflexion encore balbutiante sur le terrorisme et sa logique propre

Daniel Dory passe ainsi en revue une douzaine de guérillas – y compris certaines d'entre elles peu connues du public français comme les Philippines, la Malaisie ou encore le Kenya – qui, à travers le monde et depuis le début du XX^{ème} siècle, ont pu retenir l'attention de Roger Trinquier et nourrir sa réflexion. "La liste des insurrections et contre-insurrections que nous venons de présenter, et à laquelle on aurait encore pu ajouter d'autres exemples (l'Inde, l'Amérique latine...) donne une idée de l'univers empirique des cas auxquels Trinquier pouvait se référer au moment de mettre en forme sa réflexion, en 1958. L'ambiguïté même de son titre, qui renvoie à l'idée (fausse) que le combat consisterait à vaincre "la guérilla et le terrorisme", et non pas des ennemis qui recourent à ces techniques – des techniques parmi d'autres – pour mener des guerres dont la nature exacte doit être déterminée, limite sans doute les possibilités d'exploitation des expériences auxquelles il aurait pu avoir accès. Des insurrections peuvent se produire hors du cadre de guerres révolutionnaires et le terrorisme, en tant que technique, est disponible pour des acteurs engagés dans un conflit, quelles qu'en soient les causes et la nature. Mais pour parvenir à ce constat, il faut disposer d'un cadre théorique qui, en 1958, n'était pas encore élaboré, tant en raison des circonstances dans lesquelles Trinquier a rédigé son travail, que de l'état de la recherche et de la réflexion sur le terrorisme dans les institutions militaires et académiques de l'époque. [p.89 et 90]"

[Suite en p.5]

EXTRAITS

Anticiper la nécessaire insertion des dispositifs militaires dans un ensemble multispectral : idéologique, informationnel, économique, social...

Suite de l'analyse de Daniel Dory sur les pistes ouvertes par le colonel Roger Trinquier en 1958 [p.90 à 93].

"La réflexion que Trinquier élabore sur le terrorisme apparaît d'entrée de jeu datée et située. Le contexte général en est la Guerre froide et ses manifestations localisées presque exclusivement en Indochine et Algérie, avec quelques références au Maroc et à la Corée. À cela s'ajoutent quelques allusions à la Résistance en Europe, à la Yougoslavie, etc [...] qui concernent surtout des guérillas.

L'idée centrale qui sous-tend l'ensemble de l'argumentation consiste à prendre acte du moment stratégique en cours. Celui-ci, du fait de la prédominance de l'antagonisme Est-Ouest et de l'existence de l'armement nucléaire qui interdit, ou rend très improbable, un affrontement militaire conventionnel direct, fait place à une nouvelle forme de guerre : la guerre révolutionnaire ou subversive, qu'il appellera "moderne" en 1961. Partant de ce constat, Trinquier en déduit trois conséquences majeures.

– Premièrement, le primat désormais inéluctable de l'irrégularité par rapport aux autres formes d'affrontement. C'est dire que la guérilla et le terrorisme sont appelés à devenir les manifestations emblématiques de la guerre réelle.

– Deuxièmement, les populations sont désormais les enjeux des combats. Les conquérir idéologiquement et physiquement, au moyen de techniques d'encadrement mettant en place des hiérarchies légales ou parallèles, est la condition de la victoire bien davantage que la maîtrise des territoires et/ou la destruction des forces armées ennemies. Ces deux objectifs ne sont pas devenus négligeables pour autant, mais les transformations en cours dans la nature de la guerre les ont relégués à un plan secondaire.

– Troisièmement, cette guerre révolutionnaire ("moderne") possède inmanquablement une composante militaire, car les forces armées, du fait de leur organisation et leurs capacités opérationnelles, sont les seules à pouvoir affronter efficacement des adversaires non étatiques recourant à la violence irrégulière sous forme de terrorisme et de guérilla. Mais compte tenu de la nécessaire insertion des dispositifs militaires dans un ensemble multispectral (idéologique, informationnel, économique, social, etc.) de domaines de combat, il est impératif de procéder à un reformatage des doctrines, armements et modes d'organisation des armées. À cet égard, Trinquier anticipe bien des réflexions ultérieures sur la nécessité d'ajuster les institutions militaires aux impératifs de conflits présents et futurs."

Centralité de la population, de sa conquête, de son contrôle

"Et c'est en fonction de la centralité de la population, de sa conquête et de son contrôle, que se structure la réflexion de Trinquier sur le terrorisme. En effet, sur la base d'une vision suivant laquelle l'ennemi est principalement externe (même s'il dispose d'appuis internes plus ou moins importants par effet de "pourrissement de l'arrière"), et s'attaque à une population neutre et/ou passive, le terrorisme apparaît comme la technique la plus efficace pour : a) discréditer le pouvoir en place qui n'est pas capable de garantir la sécurité publique ; b) assurer aux insurgés d'abord l'absence de coopération de la population avec les autorités, puis son appui (plus ou moins volontaire) en matière de renseignement, ravitaillement, soutien à la clandestinité, etc. Ceci en attendant que les effets de la propagande et de l'endoctrinement produisent une véritable adhésion populaire. À cet égard, on peut affirmer que, pour Trinquier, le terrorisme est l'élément qui permet de mieux caractériser l'essence de la guerre révolutionnaire/moderne, dans la mesure où il agit directement et indirectement sur la population. Ce point est capital, et donnera lieu à des développements théoriques ultérieurs de la part de nombreux chercheurs, dont beaucoup ignoreront, pourtant, les travaux de cet auteur.

"Une lecture attentive du document de 1958 fait apparaître, en outre, une double caractérisation du terrorisme à partir de critères temporels et géographiques. En ce qui concerne l'aspect temporel, ou plus exactement séquentiel, Trinquier se référant surtout au cas algérien met en évidence le recours au terrorisme comme une pratique associée au tout début de l'insurrection [...]. Il s'agit alors, pour une organisation encore très faible de pratiquer le 'terrorisme sélectif', consistant en des assassinats ciblés visant à éliminer des agents administratifs, des notables et des relais du pouvoir auprès de la population. En un deuxième temps, des attentats moins ciblés, c'est-à-dire visant des victimes en fonction de leur identité vectorielle – et non plus fonctionnelle comme auparavant – seront perpétrés pour provoquer le pouvoir, susciter des exactions et soumettre la population par la peur. Pour ce qui est de la spécificité géographique du terrorisme, Trinquier soutient qu'il est de nature essentiellement urbaine, ce en quoi il se distingue des guérillas, surtout rurales. Bien entendu, ici encore, Trinquier ne fait que partir du constat des faits dont il a une expérience directe en Algérie, sans chercher à généraliser ses conclusions à l'aide d'autres cas, pourtant aisément disponibles comme on l'a montré plus haut. Un dernier point, qui n'est pas explicitement avancé par notre auteur, mais qui sous-tend son raisonnement, tient à la distinction nécessaire entre la dynamique du terrorisme comme technique, et celle de la guerre révolutionnaire comme procès d'ensemble. Dans le premier cas, le passage du 'terrorisme sélectif' au terrorisme que l'on pourrait qualifier d'ordinaire est fonction des capacités opératives des insurgés autant que de la qualité des dispositifs antiterroristes mobilisés par le pouvoir en place. D'autre part, la guerre révolutionnaire renvoie à un moment plus ou moins prolongé où l'enjeu décisif consiste à conquérir et encadrer les populations ; le terrorisme étant une technique (et seulement cela) qui permet d'atteindre ces objectifs de la manière la plus rapide et la moins coûteuse. On a donc affaire à deux dynamiques emboîtées dont l'articulation spatio-temporelle concrète marque l'originalité de la guerre moderne. Et c'est l'un des mérites de Trinquier que d'avoir mis cette singularité en évidence, tout en proposant des solutions pratiques pour y faire face."

BIOGRAPHIE

Après des études supérieures à Bordeaux puis Toulouse, où elle est formée à la recherche par Bartolomé Bennassar (histoire de l'Espagne) et Rolande Trespé (histoire du mouvement ouvrier), Marie-Danielle Demélas découvre l'Amérique latine au début des années 1970. Aucun des schémas enseignés à l'université ne pouvait alors rendre compte de la réalité des pays andins où elle résidait. Comme elle le confie volontiers, "pour les comprendre, il fallait d'abord découvrir le terrain, puis tenir compte de passés et d'identités différentes d'un pays à un autre, d'une région à une autre. Une recherche se menait dans des conditions bien différentes de celles d'Europe. Faute d'archives, inexistantes, inaccessibles ou pas encore classées, il fallait recourir aux méthodes d'autres disciplines, la sociologie et, surtout, l'anthropologie. Les instituts scientifiques français des Andes et du Mexique, ainsi que les équipes de l'ORSTOM [Office de la recherche scientifique et technique outre-mer, devenu IRD, Institut de recherche pour le développement] permettaient alors des circulations entre les disciplines et des échanges entre les chercheurs. Et puis, disons-le franchement, les sciences de la terre disposaient de moyens que ne possédaient pas les historiens. Si j'ai pu parcourir certains territoires des guérillas, je le dois aux Toyota de mes collègues géologues..."

Marie-Danielle Demélas partage alors sa vie entre les recherches de terrain et leur traitement en France, en tant que chercheur au CNRS, dans une équipe d'études latino-américanistes de Toulouse (le GRAL), dans un laboratoire d'informatique pour les sciences de l'Homme à Paris, enfin au centre de recherche historique de l'EHESS (1982-1994).



Devenue professeur à l'Institut des hautes études de l'Amérique latine (Université de la Sorbonne nouvelle - Paris III), elle a ainsi eu pour étudiants beaucoup de latino-américains dont les attentes et les savoirs n'étaient pas les mêmes que ceux d'étudiants français.

Ses recherches ont porté sur l'étude du sentiment national, l'adoption précoce du principe démocratique en Amérique latine et, surtout, les guerres d'indépendance (1809-1830) qui permettent de bâtir un autre modèle révolutionnaire que ceux des États-Unis et de la France.

Modèle révolutionnaire qui préserve des acquis du passé comme le poids de structures intermédiaires et un fort ancrage territorial. Elle s'est aussi intéressée à la mise en scène du pouvoir et a consacré les dernières années de son enseignement aux images du pouvoir en Amérique latine et en Espagne. Marie-Danielle Demélas a achevé sa carrière en tant que représentante de l'IRD en Bolivie.

À son retour en France, en 2012, Marie-Danielle Demélas change d'horizon, se lance dans l'histoire militaire et entreprend l'étude et la rédaction d'une histoire des parachutistes, de la guerre d'Indochine à la fin de la guerre d'Algérie.

Bibliographie récente : *L'invention politique. Bolivie, Équateur, Pérou au XIX^{ème} siècle* (ERC, 2006 - il existe une édition électronique de la traduction en espagnol) ; *Parachutistes en Indochine* (Vendémiaire, 2016) ; *Parachutistes en Algérie, 1954-1958* (Paris, Vendémiaire, 2021) ; *Terrorisme et contre-insurrection en Algérie*, (avec Daniel Dory, VA Editions, 2021).

L'INFLUENCE, UNE NOUVELLE FAÇON DE PENSER LA COMMUNICATION DANS LA GUERRE ECONOMIQUE

"Qu'est-ce qu'être influent sinon détenir la capacité à peser sur l'évolution des situations ? L'influence n'est pas l'illusion. Elle en est même l'antithèse. Elle est une manifestation de la puissance. Elle plonge ses racines dans une certaine approche du réel, elle se vit à travers une manière d'être-au-monde. Le cœur d'une stratégie d'influence digne de ce nom réside très clairement en une identité finement ciselée, puis nettement assumée. Une succession de "coups médiatiques", la gestion habile d'un carnet d'adresses, la mise en œuvre de vecteurs audacieux ne valent que s'ils sont sous-tendus par une ligne stratégique claire, fruit de la réflexion engagée sur l'identité. Autant dire qu'une stratégie d'influence implique un fort travail de clarification en amont des processus de décision, au niveau de la direction générale ou de la direction de la stratégie. Une telle démarche demande tout à la fois de la lucidité et du courage. Car revendiquer une identité propre exige que l'on accepte d'être différent des autres, de choisir ses valeurs propres, d'articuler ses idées selon un mode correspondant à une logique intime et authentique. Après des décennies de superficialité revient le temps du structuré et du profond. En temps de crise, on veut du solide. Et l'on perçoit aujourd'hui les prémices de ce retournement.

"L'influence mérite d'être pensée à l'image d'un arbre. Voir ses branches se tendre vers le ciel ne doit pas faire oublier le travail effectué par les racines dans les entrailles de la terre. Si elle veut être forte et cohérente, une stratégie d'influence doit se déployer à partir d'une réflexion sur l'identité de la structure concernée, et être étayée par un discours haut de gamme. L'influence ne peut utilement porter ses fruits que si elle est à même de se répercuter à travers des messages structurés, logiques, harmonieux, prouvant la capacité de la direction à voir loin et sur le long terme. Top managers, communicants, stratèges civils et militaires, experts et universitaires doivent croiser leurs savoir-faire. Dans un monde en réseau, l'échange des connaissances, la capacité à s'adapter aux nouvelles configurations et la volonté d'affirmer son identité propre constituent des clés maîtresses du succès".

Ce texte a été écrit lors du lancement de *Communication & Influence* en juillet 2008. Il nous sert désormais de référence pour donner de l'influence une définition allant bien au-delà de ses aspects négatifs, auxquels elle se trouve trop souvent cantonnée. L'entretien que nous a accordé Marie-Danielle Demélas va clairement dans le même sens. Qu'elle soit ici remerciée de sa contribution aux débats que propose, mois après mois, notre plate-forme de réflexion.

Bruno Racouchot
Directeur de Comes

Communication & Influence

UNE PUBLICATION DU CABINET COMES

Paris ■ Toronto ■ São Paulo ■ Porto Alegre

Directrice de la publication : Sophie Vieillard

Illustrations : Rossana

CONTACT

France (Paris) - North America (Toronto)

South America (São Paulo - Porto Alegre)

bruno@comes-communication.com

www.comes-communication.com



Quand la réflexion accompagne l'action